

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Philibert SECRETAN

Edith Stein : Une femme parle de la femme

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1975, tome 71, p. 77-88

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Edith Stein :*

## *Une femme parle de la femme \**

### **Introduction**

En cette Année de la femme, de nombreuses occasions nous sont offertes de nous interroger sur la nature et la condition de la femme. Mais ne court-on pas le risque de se mettre à parler de la Femme, et d'ainsi se fixer sur une abstraction ; d'oublier qu'il n'y a jamais en réalité, et dans le concret de l'existence, que telle et telle femme, abordée, rencontrée, reconnue, aimée ou négligée ; et que les liens qui ainsi s'établissent ou se défont procèdent d'affinités personnelles et s'inscrivent dans le « système » des relations qui émane diversement de chaque individu.

Entre l'abstraction de la Femme et le concret de telle femme chargée d'un nom et d'un destin, il faut pourtant savoir reconnaître un tiers « état » auquel nous rend sensible la relation à une femme qui peut s'instituer par la médiation de son œuvre esthétique ou philosophique. (L'œuvre scientifique laisse rarement percer, de par son objet ou de par le travail d'équipe que requiert la science moderne, une touche spécifiquement féminine.) Rencontrer une femme par la médiation de son œuvre est une expérience suffisamment particulière et passionnante pour que nous y prêtions attention. Mais comment ne pas être tenté d'y chercher la trace d'un éternel féminin ? Et comment ne pas ramener l'œuvre à ce que peut nous livrer une biographie de cette personne singulière qu'est l'auteur ? Ou encore : comment ne pas escamoter le problème de cette rencontre avec la femme que cache et que livre son œuvre, sous prétexte qu'il n'y a pas à lire un texte « féminin » d'une autre façon qu'on ne lit un texte « masculin » ?

\* Cette conférence (ici considérablement remaniée) a été donnée au Cercle d'études économiques et sociales du Haut-Léman, à Vevey.

Ces questions resteront ici sans réponse. Et pourtant elles s'imposent dès lors que l'on aborde une œuvre dans laquelle une femme a choisi de s'exprimer, se libérant peut-être d'une certaine image de la femme que l'on tentait de lui imposer. Ne nous libère-t-elle pas alors nous-mêmes de nos préjugés ? L'œuvre est le lieu où se décante la femme concrète et charnelle ; où elle se présente en prenant distance d'elle-même. Et manifestant ainsi une nouvelle et peut-être surprenante façon d'être femme et d'être elle-même, elle donne sa mesure dans l'effort consenti pour s'inscrire et faire valoir ses droits en ce domaine commun où demeure l'Esprit.

Ces quelques remarques veulent introduire à l'œuvre d'Edith Stein, en même temps qu'elles s'inspirent de son exemple. Cette femme, en effet, a laissé une œuvre encore mal reconnue. De surcroît, cette œuvre est en partie consacrée à la femme. Parler de sa vie et de son œuvre, c'est parler d'une femme qui, par ailleurs, ne s'est jamais laissée enfermer dans une féminité ni romantique ni revendicatrice ; et s'instruire auprès d'elle, c'est un peu découvrir la femme.

Pas plus que Simone de Beauvoir, en rejoignant les positions de Jean-Paul Sartre et en faisant œuvre de philosophe, n'a abandonné sa féminité, pas plus Edith Stein, en s'imposant la discipline phénoménologique et les rigueurs de la scolastique, ne s'est niée comme femme. Le *Deuxième sexe* reste l'œuvre d'une femme qui a cherché à briser l'image de la féminité dans laquelle l'avait enfermée le milieu catholique et bourgeois qu'elle décrit d'une manière incisive dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Une Simone Weil ou une Edith Stein, pour leur part, en renouvelant un style de réflexion spirituelle, n'ont sacrifié ni à la force de leur inspiration ni à la fermeté de leur langage leur rôle et leur honneur de femme. Une femme philosophe et religieuse s'interrogeant sur la femme : telle fut Edith Stein.

## I

Edith Stein, née en 1891 dans une famille de commerçants juifs de Breslau, une fois ses études secondaires terminées, commence à l'université de sa ville natale des études de lettres et de psychologie. Elle raconte avoir, à certains cours, été la seule femme. L'intérêt de la jeune étudiante pour la psychologie ne se démentira jamais, mais après quatre semestres passés à étudier une psychologie essentiellement expérimentale, c'est-à-dire une psychologie dont les méthodes sont héritées

des méthodes et des préjugés des sciences de la nature, elle s'avoue à elle-même sa profonde insatisfaction : ce qu'elle appellera une « psychologie sans âme » ne lui ouvre aucune perspective sur le contenu du vieux mot grec **psychè**. Sa vive intelligence voit pourtant bien que cette impuissance de la psychologie expérimentale vient des méthodes utilisées et non de l'incompétence de ses maîtres.

Ses travaux de séminaire la conduisent à lire une œuvre importante d'Edmund Husserl, les secondes « *Recherches logiques* », qui lui ouvrent un horizon tout nouveau. Elle décide donc, au risque d'infliger un lourd chagrin à sa mère, de poursuivre ses études à Göttingen où enseigne Husserl, autour duquel se sont rassemblés quelques-uns des plus brillants apprentis philosophes de l'immédiat avant-guerre. C'est à la phénoménologie qu'Edith Stein va s'initier, à une méthode d'analyse **philosophique** qui repose sur deux fondements : d'une part analyser les choses telles qu'elles se présentent, c'est-à-dire telles qu'elles sont offertes au regard qui les cerne et les pénètre — c'est ce qu'on peut appeler le réalisme phénoménologique ; d'autre part décrire la vie de la conscience en tant qu'elle vise le monde qui se présente à elle et les divers états de la conscience voulante, imaginante, etc. Ces deux exigences fondamentales de la phénoménologie éduqueront Edith Stein à ce qu'elle appelle la « *Sachlichkeit* », ou le goût des « choses objectives », et la comblent dans la mesure où la psychologie phénoménologique permet une pénétration dans la **vie même** de la conscience et une saisie objective mais non objectivante du sujet. L'opposition au **positivisme** expérimental, qui ne se donne jamais pour champ d'observation que des réactions, mais pour qui le sujet d'activité reste conditionné, est analogue à celle qui se manifeste à la même époque dans l'œuvre de Bergson : *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*, la découverte de la temporalité de la conscience, les recherches sur le dynamisme de la psychè, obéissent à l'intuition de la nécessité de renouveler profondément l'accès de l'intelligence aux sources vives préconscientes dont le conscient n'est que l'affleurement.

Edith Stein s'intégra facilement au groupe des phénoménologues que dirigeait Adolph Reinach, et elle se lia notamment d'amitié avec une autre jeune femme philosophe, Hedwige Conrad-Martius. Ce groupe, quelle que soit la diversité des personnalités qui le composaient, avait en commun un souci tenace de s'assurer des méthodes de travail qui, parce que rigoureuses, leur permettaient d'atteindre le réel tel qu'il est, et en même temps de lier cette exigence de vérité à l'effort de l'homme pour se comprendre lui-même. Il ne pouvait plus y avoir d'un côté une science qui simplement réussisse au plan des méthodes de laboratoire, et, de l'autre, une vie personnelle essentiellement soumise aux aléas d'impulsions subjectives. Le hiatus entre objectivité scientifique et subjectivité « personnelle » devait être dépassé, comme devaient être

renvoyés dos à dos un positivisme réducteur de tous les phénomènes à leur aspect quantitatif et mesurable, et une philosophie spéculative qui ne serait qu'une cathédrale d'idées, un jeu irresponsable de théories.

En se soumettant à la rigoureuse discipline de la description et de l'analyse phénoménologique, Edith Stein satisfaisait à deux exigences profondes de sa personnalité : d'une part, son sens inné de la rigueur et son allergie à l'imprécision et à l'improvisation ; de l'autre, un intérêt passionné pour ce qui, dans l'homme, est **esprit**, forme, valeur. Cet apparent paradoxe de sa nature rigoureuse et ardente se retrouve dans les travaux qui s'échelonnent entre 1917 et 1925 : son doctorat sur l'*Einführung* (nous dirions aujourd'hui la communication des consciences), ses essais sur le fondement des sciences de l'esprit, sur Individu et Société, sur l'Etat. Ces thèmes apparemment disparates, qui manifestent la diversité de ses intérêts, ont pourtant pour lien la recherche, au niveau individuel comme au niveau des réalités sociales et des collectivités humaines, d'une âme, d'un esprit au sujet desquels s'impose de créer une science spécifique. C'est ainsi qu'elle écrit au sujet de l'Etat : « L'Etat n'a pas d'âme, mais se dévouer aux affaires de l'Etat, c'est faire preuve d'âme. » On lit à travers ces études le souci constant de fonder une science de ces « réalités spirituelles », et de montrer que ce « fonds des choses » échappe à une psychologie et à une sociologie qui paralysent la volonté **d'expliquer** le comment et qui ne savent plus **comprendre**, qui ne savent que faire varier des coordonnées, mais non plus pénétrer au cœur du réel.

Ce qu'il y a d'ardent dans la nature, par ailleurs si dominée, d'Edith Stein, ne va réellement se faire jour qu'en cet été 1921 où, alors qu'elle passe quelques jours de vacances chez ses amis Conrad-Martius, elle découvre l'autobiographie de sainte Thérèse d'Avila, la grande mystique espagnole. Cette rencontre avec cette femme étonnante du XVI<sup>e</sup> siècle est une révélation. Et celle qui, à vingt et un ans, se déclarait athée, qui ne suivait les offices de la synagogue que pour ne pas chagriner sa mère fort croyante, s'écrie en fin de lecture : « C'est cela la vérité ». Le 1<sup>er</sup> janvier 1922, elle est reçue dans l'Eglise catholique. Certes, les travaux de Max Scheler sur la sympathie et l'amour (proches de son travail sur l'*Einführung*) et sur le sacré, l'avaient déjà alertée sur une dimension de l'âme dont il n'était guère question dans l'enceinte des universités ; mais, si le terrain était quelque peu préparé, la découverte de la vie d'une mystique chrétienne n'en fut pas moins pour Edith Stein un éblouissement.

Edith Stein n'est pourtant pas une exaltée. Ardeur n'est pas exaltation. Sa vie est faite de décisions réfléchies qui vont toutes dans le même sens. Aussi ne va-t-elle pas tourner le dos à la philosophie ; elle va lui

donner une nouvelle finalité. C'est avec la même passion disciplinée, la même rigoureuse ardeur, qu'elle va mettre au service de l'Eglise et de la foi catholique ses dons de pénétration. Et c'est porteuse d'une nouvelle et fondatrice certitude qu'elle vouera aux autres, et notamment aux jeunes filles à former, aux femmes à éclairer, une attention lucide. Entrée en 1922 au Lycée de jeunes filles de Spire, elle se mettra à l'étude de la philosophie du grand maître de la pensée catholique, saint Thomas d'Aquin. Elle traduit dans un langage accessible aux intellectuels du XX<sup>e</sup> siècle le traité **De la Vérité** du Docteur du XIII<sup>e</sup> siècle.

Mais surtout elle convertira en une ascèse spirituelle ce qui, jusqu'ici, avait été une discipline essentiellement intellectuelle.

Je ne dirai rien de son maître-œuvre : **Etre fini et Etre éternel**. C'est principalement à cette œuvre que se mesure l'originalité philosophique et peut-être théologique d'Edith Stein <sup>1</sup>.

Cet ouvrage majeur, elle l'écrit alors que, après dix ans d'enseignement à Spire, deux ans de professorat à l'Institut supérieur de pédagogie à Munster, une carrière de conférencière qui la conduit à faire connaître jusqu'en France la phénoménologie, elle réalise enfin le vœu depuis longtemps conçu d'entrer au Carmel.

Edith Stein est désormais Sœur Thérèse Benoîte de la Croix. Nom significatif ; il lie à ses amitiés bénédictines (Beuron) deux sources d'inspiration : Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix. De Thérèse d'Avila, elle tire toute une philosophie de la **structure de la personne**, profondément inspirée des « *Châteaux de l'âme* », et c'est à Jean de la Croix qu'elle consacre son dernier écrit : *La science de la Croix*. Elle en a écrit la dernière page lorsqu'en août 1942 la police nazie se saisit d'elle au Carmel d'Echt en Hollande où elle avait trouvé refuge en 1938. Déportée à Auschwitz, elle fut gazée à l'âge de cinquante et un ans.

## II

Qu'est-ce que cette femme au destin exceptionnel a dit de la femme ? Systématiser les textes rassemblés dans le volume V des « *Œuvres complètes* » sous le titre *La Femme, sa vocation selon la nature et la*

<sup>1</sup> On consultera à ce sujet le premier ouvrage important consacré à la philosophie d'Edith Stein : Reuben Guilead, *De la phénoménologie à la Science de la Croix*, Nauwelaerts Louvain/Paris, 1974.

*grâce*<sup>2</sup> est une tâche qui reste à faire. Je ne voudrais ici qu'esquisser deux perspectives : une perspective philosophique ou anthropologique, et une perspective religieuse ou théologique. Mais même cette esquisse d'une jonction entre une **philosophie** de la femme et une **théologie** de la femme implique des choix ; je vais me concentrer, en ce qui concerne l'anthropologie steinienne, à faire ressortir quelques aspects d'une théorie de la spécificité de la **psychè** féminine. Ils nous permettront d'entrevoir ce qu'ont de personnel et d'actuel les positions théologiques d'Edith Stein.

A plusieurs reprises, en effet, Edith Stein se demande s'il est légitime de parler d'un **spécifique féminin**. La réponse qu'elle élabore, contre ceux qui nient cette spécificité au nom de l'égalité ou contre ceux qui la réduisent à l'organisation biologique de la femme, met en œuvre un certain nombre de distinctions importantes qui à leur tour rejettent l'idée que homme et femme constituent des genres naturellement opposés. Le genre humain est **spécifié** comme homme et comme femme : être homme ou femme est une manière distincte de réaliser l'humanité, c'est-à-dire une finalité inscrite non dans une « nature », mais dans une relation ; créé à l'image de Dieu, **l'être humain** est destiné à participer à la vie divine. Le spécifique se rapporte donc à l'humanité qui est première ; il se différencie par ailleurs dans des **types** de féminité.

Il n'y a pourtant de femme réelle que dans les **individus**, ce qui signifie que l'humanité, dans la dualité de l'espèce homme et femme, et dans la pluralité des types caractériels, ne se réalise concrètement que dans l'individu ou la personne. Ces remarques sont importantes, car elles impliquent une distinction entre l'existence (Dasein) — l'être ici et maintenant de l'individu concret — et l'essence — l'être ainsi (Sosein) qui n'est jamais saisissable en dehors de l'individu, mais qui peut être intellectuellement **abstrait** de l'individu. La féminité n'existe donc pas en soi ; en langage technique : ce n'est pas un être réel, mais un être intentionnel. Nous l'avons dit : ce spécifique féminin est l'une des deux manières d'être un être humain. La femme réalise selon sa spécificité, et non seulement comme complément de l'homme, son humanité. La femme a ainsi, en tant qu'être humain, les mêmes droits fondamentaux que l'homme : homme et femme sont égaux en humanité.

C'est sur ce fond que se profilent des différences spécifiques, et, à l'intérieur du champ de la féminité, des différences **typologiques** au sujet desquelles Edith Stein dit avec beaucoup de finesse que c'est bien

<sup>2</sup> Titre original : *Die Frau, ihre Berufung nach Natur und Gnade.*

souvent des œuvres littéraires qui contiennent, de par leur valeur symbolique, les éléments essentiels d'une typologie de la femme. Comprendre par exemple *l'Inguun* de Sigrid Undset, la *Nora* d'Ibsen, *l'Iphigénie* de Goethe, c'est procéder simultanément à une interprétation et à une abstraction.

Nous allons donc examiner successivement quelques aspects essentiels de cette spécificité de la femme.

Si la condition ontologique fondamentale de l'être humain est d'être un esprit uni à un corps, d'être unité substantielle (réelle) d'âme et de corps, il y a entre l'homme et la femme des différences qui tiennent à une relation différente entre l'âme et le corps. L'âme féminine — c'est-à-dire l'esprit en tant qu'il informe un corps en lui donnant vie et forme, telle aussi qu'elle est manifestée par le corps et plus particulièrement par les traits du visage — l'âme féminine, donc, est, selon notre auteur, plus profondément immergée dans le corps, plus diffusée à travers le corps. L'âme féminine vit plus intensément dans toutes les parties du corps, alors que le corps masculin lui paraît avoir un caractère plus instrumental. Je ne crois pas trahir la pensée d'Edith Stein en disant que la femme **est** un corps alors que l'homme **a** un corps.

Edith Stein propose une autre distinction en parlant d'une relation plus masculine aux choses que précisément il conquiert, utilise ou construit, alors que la femme est plus immédiatement portée vers les personnes. L'univers masculin est chosal, l'univers féminin personnel. En outre, la femme tend à la totalité, alors que l'homme se réalise en se spécialisant. Ces quelques indications sont évidemment sommaires et ne valent qu'à titre d'indications très générales pour une tâche qui requiert une pénétration beaucoup plus rigoureuse et nuancée. Cette tâche est celle de former un être à partir de ses dispositions fondamentales ou naturelles. Autrement dit, la formation du garçon et de la fille n'a pas plus pour fin d'en accuser exagérément les traits spécifiques que de les effacer, mais le pédagogue doit tenir compte de ces données de **nature** pour faire mûrir l'humanité en chaque être spécifié. Nous retrouvons donc ici la distinction entre **nature** et **finalité**.

Par ailleurs, cette formation exige que soient reconnues les négativités spécifiques de chaque sexe. Aussi notre auteur prend-elle soin de souligner que le danger pour la femme est de s'absorber complètement dans ses fonctions vitales, de ne plus être que son corps. Et dans la mesure où elle est plus apte à ressentir, c'est cette émotivité qui risque d'absorber les facultés d'intelligence et de volonté qui se retrouvent dans tout être humain. En outre, ses dispositions à la relation personnelle et sa tendance fondamentale à constituer autour d'elle un univers totalisé



risquent, d'une part, de faire de la femme un être qui porte un intérêt exagéré, indiscret, aux autres, et d'autre part de tout faire tourner autour d'elle et de « devenir incapable de supporter une critique, celle-ci étant tout de suite ressentie comme une offense personnelle ».

De ces analyses, ici réduites à l'état de schème squelettique, Edith Stein tire pour l'essentiel la conséquence suivante : ces défauts spécifiquement féminins doivent trouver un correctif qui emprunte effectivement certains traits au caractère masculin. Ainsi lorsqu'elle insiste sur la nécessité d'habituer les jeunes filles à un travail « objectif » (sachlich) et « approfondi », pour ainsi les éduquer à prendre une certaine distance à l'égard d'elles-mêmes. Cette distance objective et ce sérieux de l'application, quoique plus naturels à l'homme, ne sont pourtant pas des traits étrangers à la femme ; ils se trouvent spontanément dans deux types — et nous abordons ici quelques éléments de la typologie annoncée plus haut : le type de la femme « sobre et pratique », et le type de la femme « objective intellectuelle ». Les femmes de ce type portent en elles le correctif de trois autres types plus négatifs : celui de la femme **érotique** qui ne vit que pour et par le mâle, le type **romantique** qui ne rêve que du mâle, et le type de **l'esclave révoltée** qui ne vit que contre le mâle. Si ces trois derniers types sont « féminins trop féminins » — comme Nietzsche parle de « l'humain trop humain » — les deux premiers types risquent de se durcir dans des attitudes faussement viriles.

Ces analyses, répétons-le, sont toutes prises dans des travaux consacrés à la formation (Bildung), et elles relèvent souvent d'une investigation sur ce qu'Edith Stein appelle le « Bildungsmaterial », sur une « matière première » qui doit être mise en forme.

Le but de l'éducation est de former des personnalités capables de prendre leurs responsabilités dans la famille, dans la société, dans l'Eglise. Ces trois instances (la famille, l'Etat, l'Eglise) sont donc à leur tour responsables de former des femmes compétentes et lucides, et il ne serait pas inintéressant de détailler les reproches que fait Edith Stein à l'idéologie dominante, à l'Etat et à l'Eglise selon sa réalité humaine, au sujet de l'image de la femme qu'ils proposent et transmettent. L'idéologie dominante oscille entre les slogans de la femme au foyer, une conception purement **économique** de la femme comme facteur de production ou une conception purement **politique** de la femme comme facteur de puissance dans la lutte des classes.

Le principal reproche fait à l'Etat — il s'agit de la République de Weimar, et bien des choses ont certes changé depuis — est d'avoir accordé le droit de vote aux femmes sans leur donner une formation politique indispensable à un exercice responsable de ce droit. Elle écrivait en

1932 : « Nous avons besoin d'une formation politique et sociale approfondie comme préparation à l'exercice des devoirs civiques [...] et ceci non seulement pour les femmes mais pour tout le peuple allemand qui a été précipité dans la démocratie alors qu'il y était effroyablement mal préparé, et de voies spéciales de préparation aux diverses fonctions dans l'Etat auxquelles les femmes sont appelées à accéder. Tout cela exigerait un développement pacifique. Mais personne ne peut savoir comment iront les choses après une rupture violente de ce processus organique. » Edith Stein savait que les temps de la violence allaient commencer. L'année suivante, en 1933, elle fut interdite d'enseignement par les nouveaux maîtres de l'Allemagne.

Quant à l'Eglise catholique, elle cherche à percevoir les changements qui permettront à la femme, sans pourtant prétendre au sacerdoce — quoiqu'elle n'y voie pas d'obstacle **dogmatique** —, à y prendre les responsabilités qui doivent être les siennes. Dans l'ordre de l'amour, Dieu ne connaît pas de différences entre hommes et femmes, et alors même que le Christ, le premier et seul Prêtre au sens plénier du terme, est un homme, l'amour qu'il répand doit trouver dans la femme un instrument privilégié.

Ces quelques remarques pourraient être longuement étoffées. C'est souvent en sa qualité d'intellectuelle, d'universitaire catholique, qu'Edith Stein s'est adressée à des groupes de femmes de même condition, et le dernier texte du recueil que j'ai déjà cité est l'esquisse d'une conférence qu'elle a tenue en janvier 1932 à Zurich. Elle n'y mâche pas ses mots et provoque un véritable examen de conscience de celles qui, sous couvert de leur situation sociale, font de leur tiédeur une vertu et de leur condition d'intellectuelles un alibi.

Ces réflexions sur le rôle de la femme dans l'Eglise et dans la société sont aussi le fruit d'une réflexion théologique.

On est en droit d'affirmer qu'Edith Stein a esquissé une théologie de la femme. La structure fondamentale de cette théologie est pour l'essentiel la suivante : l'harmonie originaire ou originelle entre l'homme et la femme, signe de l'harmonie interne de **l'humanité**, a été fondamentalement perturbé par l'irruption d'un Mal radical. La femme (Eve) fut l'instrument de ce Mal, et trois maux spécifiques furent la rançon du « péché » : quant à l'homme, la lutte pour la vie ; quant à la femme, les douleurs de l'enfantement ; quant à la **relation** entre l'homme et la femme, la domination de l'homme sur la femme. Ces maux n'ont aucune valeur de rédemption. Ce n'est pas un homme abattu, une femme marquée par la douleur et soumise, qui forment l'image d'un repentir qui apaiserait la colère d'un Dieu tyrannique. Il n'y aurait rien de chrétien dans une semblable conception du salut par la punition.

La rédemption, le rachat — et c'est là une notion qui provient de la possibilité, dans le monde antique, de libérer les esclaves en les rachetant à leur maître — ne peuvent être que le fait d'une souffrance exempte de tout lien avec la faute : le fait du Juste souffrant, et le fait d'une souffrance d'homme. Mais quel est l'homme qui ne participerait du péché du premier homme et dont la souffrance ne serait pas, de quelque manière, entachée de faute et de punition ! Quelle est la mort qui ne serait pas « rançon du péché » ! Ce ne peut être que celle de Dieu fait Homme. Mais comment Dieu pourrait-il se faire vraiment Homme sans naître d'une femme ? D'où, on le conçoit, encore que cela reste profondément mystérieux, la place éminente de la Vierge-Mère dans la théologie catholique et orthodoxe. Elle est le « lieu théologique » par excellence à partir duquel puisse se développer une théologie de la femme.

C'est donc autour de la femme que se développent le mystère de la faute et le mystère de la rédemption ; c'est par la femme que sont entrés dans le monde aussi bien le mal que la rédemption. Or, à ces deux extrêmes, la femme se caractérise par son acquiescement : « C'est le **oui** sorti de la bouche d'une femme qui décide du sort de l'humanité », écrit Edith Stein.

La première indication théologique est donc que la femme, à ce niveau décisif où elle engage sa puissance de communication à l'Esprit que figure le serpent et que symbolise l'Ange annonciateur, agit seule et non pas sous l'influence de l'homme, et que son Oui ne va pas à l'homme mais à l'Esprit. La femme est fondamentalement un être **en relation** avec l'Esprit destructeur ou sauveur. Elle est **la chair en qui l'Esprit se meut le plus profondément**, était-il déjà dit au plan anthropologique.

Quant à la relation de la femme à l'homme, dont nous avons dit qu'elle fut radicalement perturbée par le péché, elle a passé d'une profonde harmonie à un état de domination de l'homme sur la femme. Quelle peut et doit alors être la nouvelle relation des hommes et des femmes qui ne vivent plus sous la loi du péché ?

C'est là qu'Edith Stein prend ses distances à l'égard d'une certaine conception paulinienne du mariage : « Plus encore que dans l'épître aux Corinthiens, on a (dans Timothée I) l'impression que l'ordre originel et l'ordre du salut sont recouverts par l'ordre de la nature déchue, et que l'Apôtre parle encore le langage du Juif animé par l'esprit de la loi. La conception évangélique de la virginité paraît totalement oubliée. Ce qui est ici exprimé et qui se justifie en raison de certains abus dans les communautés grecques, n'oblige pas quant à la conception fondamentale des relations entre les sexes. Cela contredit par trop les paroles

et tout le comportement (Praxis) du Sauveur qui comptait des femmes parmi ses amis les plus intimes, et qui prouva tout au long de son activité salvifique que l'âme de la femme lui importait autant que l'âme de l'homme. Cela contredit également cet autre mot de Paul, où s'exprime peut-être de la façon la plus pure l'esprit de l'Évangile : " ... Ainsi la loi nous sert-elle de pédagogue jusqu'au Christ pour que nous obtenions de la foi notre justification. Mais la foi venue, nous ne sommes plus sous un pédagogue... Il n'y a ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre : il n'y a ni homme ni femme. Car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus " (Gal. 3, 24 ss.). »<sup>3</sup>

Est-ce le modèle de sa propre famille juive qui lui inspire ces réflexions ? Cela paraît d'autant plus vraisemblable qu'Edith Stein développe par ailleurs une théologie essentiellement fondée sur la figure charnière de Marie Vierge et Mère, insistant sur le versant juif de la maternité et sur le versant évangélique de la virginité. On ne saurait pourtant en rester à cette opposition, car c'est une véritable « dialectique » de la maternité et de la virginité qu'elle développe à travers divers textes sur la vocation de la femme, les uns plus psychologiques, les autres plus pédagogiques.

Après avoir proposé de reconnaître dans la « femme forte », épouse et mère, un type essentiellement vétéro-testamentaire et dans la vierge un type issu de l'Évangile, notre auteur se demande si, en définitive, la féminité accomplie ne fait pas coïncider ces deux types, certes dans des choix d'existence et selon des dispositions naturelles et personnelles divergents : mariage ou célibat. Qu'est-ce, en définitive, que la virginité, sinon la pureté du cœur ?

« Placer l'amour du Christ au-dessus de tout, non seulement comme certitude théorique mais dans la disposition du cœur et dans la pratique de la vie, cela signifie n'être entravé par aucune créature, être libéré de toute liaison fautive en soi-même et aux autres, et c'est cela le sens intime spirituel de la pureté. Cette **virginitas**<sup>4</sup> de l'âme, même la femme épouse et mère doit la posséder : ce n'est qu'en vertu de cette **virginitas** qu'elle pourra assumer sa tâche ; un amour serviable, qui n'est ni une soumission d'esclave ni une volonté dominatrice de s'imposer, ne peut s'écouler que de cette source. D'autre part, l'amour serviable, qui est l'essence de la **maternitas**<sup>5</sup> à l'égard de toutes les créatures, doit nécessairement

<sup>3</sup> Cf. *Die Frau, ihre Berufung nach Natur und Gnade*, pp. 27-28.

<sup>4</sup> En latin dans le texte.

<sup>5</sup> Voir note 4.

procéder de l'amour du Christ. C'est pourquoi même la femme qui n'est ni épouse ni mère aura à assumer cette **maternitas** en intention (Gesinnung) et en acte. »<sup>6</sup>

L'amour serviable (dienende Liebe) présente en plus un autre aspect : la femme est appelée à seconder l'homme — à être « auprès de lui » (Beistehen). Cette position, perturbée par le péché où s'originent la domination de l'homme et la subordination de la femme, est à nouveau à restaurer soit dans l'état de mariage soit dans le célibat consacré — et pourquoi pas dans le cadre de l'institution ecclésiale. Toute l'éthique de l'épouse vient alors à reposer sur l'analogie entre le Christ, chef de l'Eglise, et l'époux, chef de la famille. Epouse d'un homme ou épouse du Christ, la femme rétablit selon la grâce une fonction essentielle gravement compromise par le péché.

Dans l'ordre de la grâce, il ne saurait y avoir de différence fondamentale entre les voies de réalisation de la femme : être libre, personne, la femme retrouve son identité profonde en suivant les traces de Marie, Vierge et Mère, et collaboratrice de l'œuvre de son Fils. C'est, selon Edith Stein, par cette assimilation à Marie que la femme se rend plus intensément égale à l'homme ; car c'est en devenant une « nouvelle Eve » que la femme réalise son égalité à l'homme : l'une et l'autre sont créés à l'image de Dieu.

S'il faut, ici encore, parler d'une « typologie théologique », c'est en définitive à la personnalité individuelle de chaque femme que s'adresse notre auteur. Et c'est pour que se construisent des personnalités claires, fortes, résistantes en des temps troublés, qu'elle en appelle à l'intelligence d'elle-même que doit apporter à la femme une pédagogie sobre et avvertie, et à la grâce où se puise toute force capable d'associer la femme à la lutte contre le Mal qui, par l'« ancienne Eve », est entré dans le monde.

Edith Stein était parfaitement consciente de parler en un temps où déjà s'amorçaient une vaste révision des valeurs culturelles et une profonde crise de l'homme. De toute son intelligence ouverte sur l'Absolu, elle a cherché à poser quelques fondements pour une Cité plus humaine. La barbarie nazie l'a arrachée à la paix du Carmel. Puisse notre indifférence ne pas étouffer une seconde fois cette voix que j'espère ne pas avoir trahie.

Philibert Secretan

<sup>6</sup> Cf. *Die Frau, ihre Berufung nach Natur und Gnade*, p. 154.